

Christian Balliu

Compte rendu

BALLARD, Michel et Lieven D'HULST, *La Traduction en France à l'âge classique*, Lille, Université Charles-de-Gaulle - Lille III, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, 325 p.

Cet ouvrage, qui réunit les apports des participants au colloque organisé sur le même thème à l'Université de Lille en 1994, vise à refléter dans leur diversité les théories et pratiques traduisantes qui ont jalonné la période classique en France. Démarche ambitieuse, puisque le seul 17^e siècle est marqué au sceau d'une pluralité, voire d'une opposition d'approches, incarnées tantôt par l'audace perrotine, la réserve d'une Anne Dacier, ou encore le didactisme du jansénisme.

Les éditeurs ont par conséquent choisi de ventiler l'ouvrage en trois parties, intitulées respectivement : *Parcours théoriques, Modalités et situations de la traduction et Traductions et littératures*. Il s'agit bien entendu d'une articulation adoptée par commodité, mais comment procéder autrement lorsque l'on ouvre une page aussi complexe dans l'histoire de la traduction ?

Le livre est inauguré par une étude des *Belles Infidèles*, sous la plume de Luce Guillerm, qui nous rappelle avec pertinence combien la traduction à l'âge classique, trop souvent résumée à la figure du seul d'Ablancourt, est redevable d'une tradition déjà ancrée au XVI^e siècle et dont Jacques Amyot s'était fait le chantre. En d'autres termes, les *Belles Infidèles* se sont moins échinées à trahir leurs auteurs qu'à leur permettre de revivre avec la même vigueur dans un contexte socioculturel en pleine mutation. Il est vrai que le lecteur est souvent sacrifié sur l'autel de l'auteur, alors que la réception, ou l'*équivalence dynamique* pour reprendre la terminologie de Nida, repose sur une adaptation de bon aloi qui n'est en aucune manière synonyme d'infidélité. Comme nous le rappelle Guillerm, même un Perrot d'Ablancourt met en scène de manière lancinante son auteur dans les préfaces, dont il se revendique à travers des citations, procédé rarissime dans les *prohesmes* médiévaux. À ce titre, j'ajouterais volontiers que l'adaptation dix-septiémiste ampute beaucoup moins le corps de l'original que la découpe chirurgicale opérée par les traducteurs français du XIV^e siècle.

Michel Ballard entreprend l'étude du premier traité de traduction, si l'on excepte l'opuscule d'Étienne Dolet publié en 1540. Les *Règles de la traduction, ou moyens pour apprendre à traduire de latin en françois, tirées de quelques unes des meilleures traductions du temps* furent publiées à Paris chez Damien Foucault en 1660. L'ouvrage de Gaspard de Tende, produit d'un théoricien sans expérience avérée de la pratique traduisante, est marqué au sceau de la didactique et s'appuie sur un *corpus* contemporain. L'observation et la comparaison des solutions proposées aux textes de départ autorisera la mise en place d'une théorisation fondée dans une large mesure sur les préceptes didactiques de Port-Royal.

LA TRADUCTION EN FRANCE À L' ÂGE CLASSIQUE

On en vient alors tout naturellement à la problématique de l'équivalence des langues aux XVII^e et XVIII^e siècles, soulevée par Daniel Mercier. Indéniablement marquée par la quête des universaux, la *Grammaire générale et raisonnée* recherche l'universalité de la pensée derrière les différentes modélisations linguistiques. Le comparatisme est alors à l'honneur, avec son lot d'avatars et de contradictions, incarné dans la tradition pédagogique des solitaires et dans la nécessaire *équivalence des langues*.

Port-Royal se situe dans le droit fil de principes évoqués dès 1637 par La Mothe le Vayer dans ses *Considérations sur l'Éloquence Française* et par Vaugelas dans ses *Remarques sur la Langue Française* de 1647. Comme le souligne Mercier (p. 69), *les langues sont équivalentes parce que le sens de tout énoncé est affaire de grammaire, et seulement de grammaire*.

Il s'agit par conséquent d'une théorie grammaticale du sens, oublieuse des spécificités socioculturelles inhérentes à chaque civilisation, malgré les timides tentatives d'un Condillac au XVIII^e siècle pour montrer que les langues particulières s'accompagnent nécessairement de pensées tout aussi intrinsèques.

Avec Lieven d'Hulst, nous entrons de plain-pied dans la réflexion traductologique du XVIII^e siècle, qui restera enfermée dans le carcan grammatical. La traduction servira, dans un nombre non négligeable de cas, à illustrer les phénomènes grammaticaux, ce qui a d'ailleurs aussi été le lot d'une grande partie de notre siècle. Les optiques de Beauzée, de Du Marsais ou de Batteux sont passées en revue. La méthode contrastive, arc-boutée sur l'interlinéarité du texte et de sa version, sert un propos délibérément linguistique où, d'après la distinction de Beauzée, la version, essentiellement pédagogique, donnerait accès à la traduction, plus éloignée de l'original et revêtue de la toge de l'élégance.

On remarquera donc un changement subtil, mais néanmoins important, par rapport aux conceptions du siècle précédent dans la mesure où le style est cette fois pris en compte dans toute son importance sans être comme naguère considéré comme une simple annexe au sens. De même, on notera une ouverture aux langues et traductions anglaises, espagnoles et italiennes, au détriment des grands classiques latins ou grecs. En d'autres termes, une acclimatation interculturelle synchronique vient sonner le glas de l'ancienne naturalisation intraculturelle diachronique.

Enfin, ce premier chapitre se termine sur un cas particulier, celui de l'*Encyclopédie*, mis en lumière par José Lambert. Il y évoque les visions différentes de Beauzée et de Marmontel, le second évoluant plus vers le monde qui va naître. On remarque en effet chez Marmontel une ouverture vers les littératures anglaise et italienne, un glissement très perceptible du monde gréco-latin vers l'Europe moderne. Il serait toutefois prématuré d'en conclure que le choix distinct des originaux opère *ipso facto* un changement dans le *modus*

interpretandi.

La deuxième partie, *Modalités et situations de la traduction*, est plus hétérogène et nous plonge dans l'antre des textes d'arrivée pour cerner au plus près les processus mis en œuvre dans l'opération de traduction.

La technique des *Belles infidèles* est mise en lumière dans le *Quinte Curce* de Vaugelas, que l'Académie choisit comme modèle de *belles lettres françaises* (p. 123). De même, la réception de six auteurs anglais du XVIII^e siècle en France est analysée, et notamment le volume global de leurs éditions mis en relation avec les publics correspondants.

La deuxième partie se poursuit par l'étude du *Poor Richard's Almanack* de Benjamin Franklin, et plus particulièrement de son importance dans la formation de la culture américaine. Vient ensuite une étude des liens entre la France et l'Orient, par le biais de 86 traductions de textes relatifs à l'Inde ou à la Chine. L'étude examine le discours des traducteurs à travers leurs préfaces, dont le contenu s'articule autour d'un axe triple : la différence et l'identité ; les relations entre religion, commerce et conquête ; l'apprentissage des langues. Enfin, le rôle des traductions dans les liturgies et une analyse de la première traduction française de la *Haggada* terminent ce chapitre.

À ce propos, on regrettera l'absence dans l'ouvrage d'une partie consacrée à l'étude des traductions françaises d'ouvrages du Proche Orient, ou levantins, comme les *Mille et Une nuits* d'Antoine Galland et bien d'autres qui furent parfois l'œuvre d'interprètes formés à Louis-le-Grand, même si les pensionnaires de la rue Saint-Jacques ne constituent qu'une partie du contingent.

La troisième partie, *Traductions et littératures*, examine la diffusion de certaines littératures en Europe par le truchement des traductions ainsi que les paramètres de réception selon les pays d'accueil. Le croisement des cultures ne s'opère pas sans avatars et les différents pays se distinguent par des résistances diverses à la "nouveau", indissociables par ailleurs de l'activité même des traducteurs. Les problèmes de francisation y sont traités, sans oublier l'aube de l'anglomanie à la fin du XVIII^e siècle, marquée par la vague des romans gothiques.

Cette partie, qui clôt le livre, se termine par la dissolution du goût classique, due à l'importation de nouvelles conceptions esthétiques auxquelles les *Belles infidèles* ne sont d'ailleurs nullement étrangères.

En conclusion, il s'agit d'un livre fort intéressant qui traduit la pluralité et la mouvance du monde de la traduction française à l'âge classique. Le lecteur y trouvera en outre une bibliographie de choix qui lui permettra d'approfondir les domaines qui

LA TRADUCTION EN FRANCE À L' ÂGE CLASSIQUE

l'intéressent.

Source : *Équivalences*, Bruxelles, vol. 26/2 et 27/1, 1997-1998, p. 142-145.